



# Extraño

de Santiago Loza

## Fiche technique

Argentine - 2003 - 1h27

Réalisation & scénario :  
**Santiago Loza**

Image :  
**Willi Behnisch**

Montage :  
**Ana Poliak**

Son :  
**Perfecto de San José**

Interprètes :  
**Julio Chávez**  
(Axel)  
**Valeria Bertucelli**  
(Erika)  
**Raquel Albéniz**  
(la sœur)



## Résumé

A Buenos Aires, Axel rencontre Erika, une jeune femme enceinte qui vit seule. Ensemble, ils déambulent entre les êtres et les choses qui leur sont chers. De leur solitude respective va naître une relation timide, fragile, proche de l'amour...

## Critique

"Étranger", ou "indifférent", selon le titre. Mais qui est étranger ici, et à qui ? La référence à Camus ne serait pas abusive, mais plus encore pour pointer les différences que les similitudes. Les différences intéressantes ne sont pas celles qui séparent le personnage du roman français de celui du film argentin, chirurgien établi, homme mûr qui a choisi de se retirer des mondantités, de la vie active, de son état d'être social. Errant paisiblement dans les rues de Buenos Aires, vagabond attentif à l'immédiat et au proche sans autre enjeu perceptible, Axel ressemble moins à une figure métaphysique des fictions de l'absurde qu'à... une caméra.

Une caméra de ce cinéma du réel, pas plus documentaire que fictionnel, mais qui se nourrit de la disponibilité au monde. La voix *off* dit par bribes l'imaginaire de celui qui ne se sent plus à sa place dans le jeu social, mais les images ne comptent que sur les forces du quotidien, ici et mainte-

L E F R A N C E

[www.abc-lefrance.com](http://www.abc-lefrance.com)

nant. Et comme toujours dès qu'un véritable cinéaste s'engage dans ce rapport au monde tel que le cinéma peut le montrer, le monde répond, avec une générosité illimitée.

**Extraño** ne semble pas, de prime abord, dérouler un récit. Des éléments narratifs, des personnages, des situations, y apparaissent peu à peu. Cette sœur inquiète d'un possible cancer, ce gosse avec lequel Axel joue la connivence masculine, cette jeune fille enceinte et démunie de tout, la mémoire d'une morte, composent certains des moments, clairement lisibles, du déroulement du film. Mais ils ne possèdent aucun privilège sur le vide d'une rue déserte, l'opacité d'un inconnu buvant un café, quelques notes de piano...

Le jeune réalisateur Santiago Loza n'a rien ici d'un documentariste. Par tous les chemins de l'émotion, de la mise en rapport de figures créées pour les besoins du film, il invite à entrer dans son univers - mais son univers, c'est aussi celui dans lequel tous vivent (tous : les Argentins d'aujourd'hui, les habitants des grandes villes, les hommes et les femmes de notre temps). Apparemment simple, la construction de son film repose en réalité sur un jeu subtil entre deux systèmes de mise en scène, l'un fondé sur la scène, l'autre sur le plan.

Chaque scène est séparée des autres par un noir, instaurant une sensation de discontinu, de composition en aplats, de proposition ouverte par le montage conçu non comme dispositif de fascination par accélération et déstabilisation, mais comme un travail du temps. Chaque scène est comme une brève nouvelle, parfois un haïku, qui pourrait se suffire.

Mais chaque plan est aussi, selon sa propre unité temporelle et thématique, un élément riche de ses propres ressources, que seul le cinéma détient : pouvoir de la durée, de la présence matérielle des corps et des choses, de la singularité des détails concrets, des relations entre image et son. (...)

"Etranger", sans doute, au sens de la distance ou de l'incapacité de jouer selon les codes en vigueur -, Axel est devenu étranger à l'environnement auquel il appartenait, **Extraño** est étranger aux usages du spectacle cinématographique. Mais ce premier long métrage, qui apporte magnifiquement son écot à ce festin du jeune cinéma argentin contemporain qui semble se renouveler sans cesse, est tout le contraire d'indifférent.

Jean-Michel Frodon  
Le Monde - 16 Juillet 2003

Axel est un homme fini. Un fantôme solitaire, inaccessible aux autres. Il n'a pas 50 ans qu'il est déjà à la retraite : retiré, enterré, revenu de tout. Pour lui, il n'y a plus d'avenir, qu'un horizon blafard. De son passé, on ne connaîtra pas grand-chose, si ce n'est son métier de chirurgien, qu'il n'exerce plus. Et les souvenirs d'enfance de sa sœur, chez qui il habite. Un chapelet de souvenirs qu'elle égrène en boucle comme le ferait une veuve dévote, et qui le laissent froid, d'une froideur clinique et vaguement compatissante. Déchirés les souvenirs, comme cette photo de lui adolescent, qui atterrit à la poubelle. Balayés d'un revers de main, comme ces constructions d'allumettes qu'il détruit mécaniquement...

Un jour, Axel croise le chemin d'Erika, une jeune femme enceinte et célibataire. Il s'installe chez elle, partage sa solitude, son lit, ses occupations. Mais les partage-t-il vraiment ? Impossible pour lui de transformer un présent dont la folie latente menace de lui exploser au visage. «Il peut y avoir un nid de scorpions derrière», dit-il en observant une tache d'humidité sur le mur. Son présent, c'est une surface opaque. Impossible de creuser.

Santiago Loza appartient à cette nouvelle génération de cinéastes, énergique et réaliste, mûrie dans une Argentine en faillite, et dont les films bousculent

depuis peu le vieux continent. **Extraño** (qu'on pourrait traduire par «étrange étranger»), son premier long métrage, est d'une beauté radicale et morbide. Il ressasse des récits de naissance et de mort, baignés de scepticisme et de catholicisme mêlés. Dans la mythologie personnelle du cinéaste, la mère semble la figure centrale, la seule vraie héroïne. La parole, le sentiment, la souffrance passent par les femmes, tandis qu'Axel, lui, semble condamné à errer à côté de la vie. Ainsi, dans la scène de l'accouchement à l'hôpital, où il contemple Erika... à travers une vitre. (...)

**Extraño** est un film de sismologue. Une suite de tableaux d'un réalisme absolu, rythmée de beaux travellings fluides, vraies bouffées d'oxygène accompagnant les déplacements du héros : des trajets en train, en bus, qui le ramènent toujours à son point de départ. Comme le mouvement de balancier d'une pendule - tic, tac. Entre la naissance et la mort, il n'y a que le temps, que l'attente.

Isabelle Fajardo  
Télérama n° 2793 - 26 juillet 2003

La dernière perle venue d'Argentine se nomme **Extraño**. Comme Lucrecia Martel (**La Cienaga**), et Diego Lerman (**Tan de repente**), son réalisateur, Santiago Loza, la trentaine, est en résidence à Paris, à la Cinéfondation du festival de Cannes. Tous trois participent d'une nouvelle vague pauvre, mais débrouillarde : à peine le premier long-métrage tourné, vu et reconnu dans les festivals (**Extraño** a obtenu le *Tigre* du dernier festival de Rotterdam), Loza débarque en France en vue de préparer et de financer le film suivant. Mais ce qui pourrait paraître comme un système économique assez rôdé pour pallier la crise argentine vole en éclats à la vision d'**Extraño**, qui est bien plus qu'un produit d'appel import-export, à la mode actuellement dans les réseaux ciné-

philes.

(...) Tout est triste dans cette histoire : la rencontre, à Buenos Aires, d'un homme dont on ne sait rien, Axel, 50 ans, quasi mutique, et d'une jeune femme enceinte, Erika, dont on ne connaîtra jamais grand-chose de plus. Même le père de l'enfant, le héros, ne voudra pas l'évoquer. Le film progresse le long des trois derniers mois de cette grossesse, s'attachant au regard défait de l'homme, à son ennui presque constant, à ses tendres et répétitives disputes avec sa sœur, elle aussi larguée, ou aux petits films que confectionne Erika lors des baptêmes ou des mariages, afin de vivoter assez pitoyablement.

Ce que se disent ces personnages n'a pas vraiment d'importance, même si l'on comprend entre les lignes que l'homme est en train de tomber amoureux, qu'il est ému par l'enfant à naître, et qu'il va sans doute ne pas commettre le suicide vaguement évoqué au début du film - même s'il était sûrement trop lâche et désillusionné pour aller au bout de son acte.

Ce qui compte, et touche infiniment, ce sont les rythmes croisés des dialogues, des silences et de quelques notes de musique. Ce sont les plans abstraits de murs, de fils électriques, d'eau, de ville, qui viennent effacer ou relancer les visages. Ce sont les longs travellings qui plongent les personnages dans le noir, les font circuler le long d'un fleuve ou dans les sous-bois d'un jardin. Il y a là un art de la fugue si rare qu'il impose d'ores et déjà **Extraño** comme la découverte d'un été alangui de moiteur, un film affectif et sensible dont la tristesse est le trésor.

Antoine de Baecque  
*Libération* - 23 Juillet 2003

## L'avis de la presse

*Télé Ciné Obs*

Xavier Leherpeur

Un film âpre, exigeant, transcendé par une émotion inextinguible.

*Les Echos*

Isabelle Danel

Un premier film argentin d'une beauté fulgurante et douloureuse. Un acteur grandiose. Deux noms à retenir absolument.

*Chronic'art*

Vincent Malausa

La force du film tient dans la simplicité de son dispositif (une avancée dans les ténèbres en vol plané, sans accroches ni guide), à laquelle il faut ajouter l'interprétation fragile et sèche de Julio Chavez, sorte de fantôme "cassavetien" dans les silences duquel se lit un effroyable entremêlement d'horreur et de solitude, de terreur et d'apaisement.

*L'Express*

Arnaud Malherbe

Fumisterie auteuriste? On n'en est pas loin. Sauf qu'il y a Julio Chavez, qui vous fiche la larme à l'œil sans ouvrir la bouche... Sauf qu'il y a ce cadre, posé et joueur, et cette photo, crue et stylisée, froide et tendre. Alors, le sens...

*Les Inrockuptibles*

Alexandre Chabert

Sur un homme en pleine débâcle, un beau premier film mais parfois proche de l'ennui.

[www.allocine.fr](http://www.allocine.fr)

## Le réalisateur

L'écrivain et metteur en scène argentin a dû surmonter de nombreuses épreuves avant de voir son premier long-métrage, **Extraño**, sur les écrans.

**Extraño**. En Argentine, le terme renvoie aussi bien à l'idée de distanciation qu'à celle de manque. Ce pourrait être le titre d'un film maudit. C'est celui qu'a choisi Santiago Loza pour son premier long-métrage, un des plus beaux films de l'été qui a connu, depuis son écriture jusqu'à sa sortie en salles, bien des péripéties. L'auteur, qui avait déjà publié des nouvelles, cherchait compulsivement à décrire "un paysage intérieur", mélange d'étrangeté, de manque, de vulnérabilité, de tendresse. Longtemps, il a griffonné des carnets de notes, jusqu'à ce que l'image s'impose, comme une évidence.

De très beaux plans, de longs travellings, des écrans noirs, des natures mortes composent la trame narrative de ce film à la temporalité incertaine, ancré sur le corps solide de Julio Chavez. Son personnage, un héros taciturne, partage avec d'autres des moments de tendresse et d'écoute. Mais il ne les rencontre jamais véritablement. Comme si tout se passait à l'intérieur d'un nuage. "Il y a une relation ambiguë entre la parole et le silence en Argentine, trop de choses qu'on n'a pas pu dire ; il reste encore trop de secrets", dit Santiago Loza. Si **Extraño** est parcouru par cette sensation diffuse, ce n'est pas pour autant un film "sur" l'Argentine. "Tout le monde se sent étranger à un moment ou à un autre, frappé de stupeur devant la manière dont le monde évolue aujourd'hui."

"Pendant le tournage, j'attendais des membres de l'équipe qu'ils nourrissent le film de leurs réactions." Santiago Loza a entraîné les acteurs dans "des conversations très intimes, pour les encourager dans une recherche de soi dans les profondeurs de leur solitude".

Son chef opérateur pensait aux peintures noires et lumineuses de Tapies en lisant le scénario.

Santiago Loza n'avait plus touché une caméra depuis des années, découragé par la difficulté croissante qu'il y avait à faire des films dans son pays. "Du moyen métrage, j'avais dû passer au court." Il s'était lancé dans le théâtre, à la fois comme écrivain et comme metteur en scène. Pour **Extraño**, l'Institut national du cinéma argentin lui a d'abord refusé l'aide sur scénario. Le soutien d'amis enthousiastes l'a aidé à trouver des fonds.

Prêt à tourner en DV (vidéo digitale), il a opté pour la vidéo haute définition : "Pour ce film contemplatif, nous avons besoin d'une bonne qualité d'image. Nous n'avions pas les moyens de tourner en 35 mm ou même en 16 mm, mais la DV ne suffisait pas." Relativement neuve, très sensible, cette technologie entraînera des complications en cascade pendant la postproduction. Entre-temps, le film a été interrompu par la crise de décembre 2001 et sauvé quelques mois plus tard par Francesca Feder, une productrice qui l'avait vu dans une version inachevée dans le cadre de Cineconstruction, présélection du Festival de Saint-Sébastien. La recherche de fonds en Europe sera laborieuse. Santiago Loza entre néanmoins en résidence à Paris, à la Cinéfondation : "Il fallait que je fuie, que j'échappe au cauchemar qu'était en train de devenir ce film, quitte à ce qu'il ne se finisse pas !" En janvier 2003, c'est sur support vidéo que le film est présenté au Festival de Rotterdam, où il reçoit un Tigre. Francesca Feder et l'équipe argentine se battront jusqu'au bout pour faire exister le film sur copie 35 mm, mais n'auront pas les moyens de produire un internégatif, qui permet de tirer des copies en nombre. Il n'y en aura que huit.

Mais Santiago Loza, qui a terminé d'écrire son deuxième long-métrage, est déjà loin. "Je pense qu'on passe sa vie à

se répéter, à dire la même chose, mais autrement, en espérant qu'une fois au moins on le dira bien." Que ce soit avec le cinéma, art "plus limité, à cause du cadre", ou avec le théâtre, "qui est plus absolu : une personne seule sur scène, avec juste un éclairage, peut évoquer n'importe quel décor". Dans sa prochaine pièce, il n'y aura même pas de lumière, tout sera dans le noir. C'est avec le même désir d'épuration qu'il envisage le cinéma. Il tourne son prochain film à Buenos Aires, mais dans une ville déserte, "en plein été, lorsqu'elle est méconnaissable". Il y aura plus de joie que dans **Extraño**, "les femmes vont pleurer, rire, finir leurs phrases, la vie va déborder", mais la détresse de l'étranger, celle qui l'accompagne depuis son enfance, est toujours là.

Santiago Loza a grandi en province, à Cordoba, dans un milieu bourgeois où on était moins favorable à l'art qu'à la dictature. Les livres et le cinéma lui servaient d'échappatoire à une éducation catholique suffocante. Athée, il conserve pourtant de cette époque un certain mysticisme, qu'il exprime dans son rapport à l'art : "Il y a quelque chose de sacré dans l'espace scénique, dans le fait de montrer une création à des gens assis en silence." Ou encore : "Il y avait une telle communion autour du film, c'était comme un acte de foi."

En 1988, il intègre l'école de cinéma de Cordoba. Fermé depuis 1976 avec le coup d'Etat militaire, l'établissement venait de rouvrir. Faute de matériel technique, les étudiants consacraient l'essentiel de leur énergie au ciné-club : "Nous faisons venir des films du monde entier et nous nous lançons dans des débats passionnés. Ma véritable formation, c'est la cinéphilie." Santiago Loza met la main sur une caméra vidéo et monte ses premiers courts-métrages, "des films rustiques".

Pour le vrai cinéma, il devra se rendre à Buenos Aires. Le provincial y découvre un milieu très fermé. Pas plus que ses compatriotes Lucrecia Martel, Adrian

Caetano, Daniel Burman, il ne perçoit de communauté dans le jeune cinéma argentin, mais seulement un besoin partagé de s'exprimer après les années de plomb. Malgré la timidité que trahissent ses mains tremblantes, Santiago Loza estime de son devoir de prendre la parole. "Les pauvres, les vraies victimes du régime ne l'ont pas. La vie a été généreuse avec moi et je dois rendre ce qu'on m'a donné." (...)

Isabelle Regnier  
*Le Monde - 25 juillet 2003*

## Filmographie

**Extraño** 2003

### Documents disponibles au France

Revue de presse  
Fiches du Cinéma n°1709/1710  
Cahiers du Cinéma n°581

**Pour plus de renseignements :**  
tél : 04 77 32 61 26  
[g.castellino@abc-lefrance.com](mailto:g.castellino@abc-lefrance.com)